



Michalis Olympios, Maria Parani (éd.), The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries, Studies in the Visual Cultures of the Middle Ages 12. Brepols Publishers, Turnhout, 2019. 441 pages, 16 planches en couleurs et très nombreuses illustrations en noir et blanc – ISBN 978-2-503-57803-3.

Geoffrey Meyer-Fernandez

► **To cite this version:**

Geoffrey Meyer-Fernandez. Michalis Olympios, Maria Parani (éd.), The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries, Studies in the Visual Cultures of the Middle Ages 12. Brepols Publishers, Turnhout, 2019. 441 pages, 16 planches en couleurs et très nombreuses illustrations en noir et blanc – ISBN 978-2-503-57803-3.. Cahiers du Centre d'Etudes Chypriotes, 2020, Écritures, inscriptions, pratiques linguistiques et activités éditoriales, 50, pp.576-586. 10.4000/cchyp.559 . halshs-03522351

HAL Id: halshs-03522351

<https://shs.hal.science/halshs-03522351>

Submitted on 11 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Michalis OLYMPIOS, Maria PARANI (éd.), *The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries*

Geoffrey Meyer-Fernandez



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cchyp/559>

DOI : 10.4000/cchyp.559

ISSN : 2647-7300

Éditeur :

École française d'Athènes, Centre d'Études Chypriotes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 576-586

ISBN : 978-2-86958-546-1

ISSN : 0761-8271

Ce document vous est offert par Bibliothèque de l'Ecole française d'Athènes



Référence électronique

Geoffrey Meyer-Fernandez, « Michalis OLYMPIOS, Maria PARANI (éd.), *The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries* », *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes* [En ligne], 50 | 2020, mis en ligne le 01 mai 2022, consulté le 11 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cchyp/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cchyp.559>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

voci des Archives publiques de Venise, au lieu de répéter aveuglément la leçon du manuscrit intitulé *Reggimenti della Repubblica veneta* (Biblioteca nazionale Marciana, *ms. ital. cl. VII*, ff. 226r-246r), que Mas Latrie avait éditée, en 1855, et qui figure dans tous les ouvrages se rapportant à l'histoire de la domination vénitienne.

Cette mise à jour des données administratives vient heureusement compléter une édition de sources essentielles à l'écriture de l'histoire de Chypre au xvi^e siècle. Grâce au patient travail de Stathis Birtachas, les *relazioni* contenues dans le fonds du *Collegio* sont désormais accessibles au public scientifique. Espérons que cette entreprise sera complétée et poursuivie, tant les archives publiques et privées de Venise conservent d'incalculables sources indispensables à la connaissance de la domination franque et vénitienne sur la grande île.

Gilles Grivaud

Michalis Olympios, Maria Parani (éd.), *The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries, Studies in the Visual Cultures of the Middle Ages 12*. Brepols Publishers, Turnhout, 2019. 441 pages, 16 planches en couleurs et très nombreuses illustrations en noir et blanc – ISBN 978-2-503-57803-3.

Cet ouvrage rassemble la moitié des présentations qui ont été données à l'Université de Chypre lors d'une conférence internationale

organisée par les éditeurs, Michalis Olympios et Maria Parani, entre le 12 et le 14 décembre 2014⁶². Deux contributions⁶³, qui n'avaient pas fait l'objet d'une communication au cours de cet événement, ont été ajoutées au volume. Chaque auteur apporte un regard nouveau sur un aspect de l'histoire de Chypre aux époques médiévale et moderne en proposant de nouvelles approches méthodologiques, en analysant des documents conservés dans des archives, des monuments ou des images non publiés ou peu connus, ou encore en étudiant du matériel inédit issu de fouilles archéologiques ou en effectuant des observations archéométriques.

L'ouvrage, majoritairement en anglais avec deux textes en français, est consacré aux recherches récentes sur l'art, l'archéologie et la culture matérielle de l'île entre l'installation des Lusignan en 1192 et la conquête définitive de l'île par les Ottomans en 1571. Il débute par une introduction rédigée par les éditeurs du volume, précédée par un sommaire⁶⁴ et une note utile concernant les translittérations. Après avoir établi le cadre chronologique, le texte introductif de M. Olympios et M. Parani rappelle que l'étude du passé médiéval de Chypre a été entachée, dès ses origines, par des idéologies colonialistes et nationalistes et mentionne que cet héritage des xix^e et xx^e siècles continue d'affecter, encore aujourd'hui, certains travaux académiques. Les auteurs soulignent ensuite l'intérêt d'adopter une approche holistique afin d'analyser le matériel chypriote et la place importante accordée à la question de l'identité dans les récents travaux

⁶² Quatorze des vingt-huit interventions ont été publiées dans le volume. Le programme du colloque peut être consulté sur le site internet de l'*Archaeological Research Unit* de l'Université de Chypre : https://www.ucy.ac.cy/aruru/documents/Conferences/Lusignian-Venetian/Lusignan-Venetian-Cyprus_Programme.pdf

⁶³ Il s'agit des études d'Anthi A. Andronikou (p. 43-61) et Nasso Chrysochou (p. 187-202).

⁶⁴ Le sommaire est disponible sur le site internet des éditions Brepols : http://www.brepols.net/Pages/ShowProduct.aspx?prod_id=IS-9782503578033-1

scientifiques relatifs à l'histoire de la société et de la culture de la Chypre franque et vénitienne. En citant de nombreuses publications et des thèses de doctorat de qualité soutenues de façon de plus en plus rapprochée depuis ces deux dernières décennies, cette introduction montre bien que l'étude de l'art et de l'archéologie de l'île entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne ne cesse de susciter l'intérêt de la communauté scientifique, essentiellement en Europe et aux États-Unis. Ce dynamisme prouve, s'il en était besoin, que les travaux consacrés à cette aire géographique et chronologique ont de beaux jours devant eux. Les éditeurs présentent ensuite les seize contributions composant le livre. Rédigées par des chercheurs confirmés ou débutants, ces études ont été regroupées en cinq chapitres thématiques. Contrairement aux sessions de la conférence qui s'est tenue à Nicosie en 2014, le plan du volume ne montre aucun déséquilibre entre ces parties.

Consacré à la culture visuelle du royaume franc de Chypre (1192-1474), le premier volet de l'ouvrage accueille les travaux de Michele Bacci, d'Anthi A. Andronikou et de Dimitrios Minasidis. Cette partie remet en cause la classification des œuvres anciennes selon des critères contemporains définis par les historiens de l'art et souligne l'anachronisme d'une telle méthode en révélant son arrière-plan socio-idéologique.

La première contribution, signée par M. Bacci, propose une critique détaillée des principaux travaux qui ont été consacrés à la production picturale de Chypre à l'époque des Lusignan. L'analyse historiographique montre comment le discours nationaliste des premiers chercheurs

des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles a cédé progressivement la place à une notion de « multiculturalisme » permettant d'appréhender l'île comme un lieu où se sont déroulées des interactions artistiques remarquables entre diverses cultures du bassin méditerranéen. M. Bacci relève néanmoins que ces travaux sur le caractère métissé de l'art chypriote n'ont, à ce jour, pas apporté de réflexion satisfaisante sur les modalités, les buts et les motivations de ces échanges interculturels⁶⁵. Pour combler ce manque, l'auteur propose une approche méthodologique novatrice : examiner la manière dont le concepteur d'une œuvre « hybride » sélectionne, s'approprie et modifie des codes visuels issus d'autres traditions culturelles que la sienne afin de créer une image apte à exprimer aux mieux la sensibilité du commanditaire, à répondre à ses goûts et à refléter son (ou ses) identité(s), autant que son appartenance à un groupe social et confessionnel particulier. M. Bacci précise que ces choix dépendaient bien évidemment des artistes disponibles et des intérêts de chacun. L'historien de l'art souligne que ce phénomène s'observe dans d'autres milieux multiethniques et multiconfessionnels aux époques médiévale et moderne. Néanmoins, afin d'appuyer son propos, il choisit très judicieusement d'analyser les peintures murales réalisées au cours du ^{xiv}^e siècle dans la riche et cosmopolite cité de Famagouste. Bien que d'origines et de confessions variées, ses habitants ont fait appel au même atelier composé de peintres originaires de Byzance pour embellir leurs lieux de culte. Ces artistes ont associé et ont adapté plusieurs motifs iconographiques et décoratifs élaborés dans le monde byzantin ou en Italie afin

65 Ce constat avait déjà été dressé par l'auteur dans une étude antérieure : M. Bacci, « Toscane, Byzance et Levant : pour une histoire dynamique des rapports artistiques méditerranéens aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles », J.-P. Caillet, F. Joubert (dir.), *Orient et Occident méditerranéens au ^{xiii}^e siècle : les programmes picturaux. Actes du colloque international organisé par l'École française d'Athènes, Athènes (2-4 avril 2009)*. Paris, 2012, p. 235.

de répondre aux attentes spécifiques de leurs commanditaires grecs, syriaques, latins et arméniens. M. Bacci conclut son étude en montrant qu'une image pieuse réalisée dans un milieu cosmopolite peut être intentionnellement conçue comme hybride et ambiguë afin que des personnes ayant des principes religieux différents puissent se l'approprier.

La deuxième contribution de cette partie, rédigée par A. Andronikou, examine la *Madonna di Andria*, un panneau peint conservé à la cathédrale *Santa Maria Assunta* d'Andria (Pouilles) qui a fait couler beaucoup d'encre. Attribuée tantôt à Chypre, tantôt à Constantinople, à Patmos, à la Campanie, à la Toscane, à la Dalmatie, à l'Apulie ou encore à la Sicile, cette œuvre illustre à elle seule le problème épineux d'identifier le lieu de production des peintures mobiles qui ont été produites en Méditerranée au cours du XIII^e siècle uniquement par le biais de critères stylistiques. Comme le démontre A. Andronikou, le style employé par le peintre de la *Madonna di Andria* a connu un certain succès, autant à Chypre qu'au Sinaï et en Italie du Sud. En analysant le style, mais aussi l'iconographie et les caractéristiques techniques du panneau, ainsi qu'en le replaçant dans son contexte politico-religieux, culturel et artistique, l'auteure rejette définitivement l'hypothèse d'une origine chypriote et remet en cause la théorie qui présente le royaume des Lusignan comme un centre artistique qui aurait influencé les régions voisines et exporté des icônes jusqu'en Occident. A. Andronikou défend l'attribution à un artiste de Constantinople, mais reconnaît que les connaissances que nous avons de la production picturale de la capitale byzantine sont trop partielles et ne permettent pas d'être affirmatifs. Elle conclut son propos en affirmant, à juste titre, que cette œuvre pieuse est un témoin éloquent de la mobilité des personnes et de leurs croyances en Méditerranée et qu'il est

donc difficile de la rattacher à un centre artistique précis.

La troisième étude relative à la culture visuelle du royaume franc de Chypre est signée par D. Minasidis. L'auteur apporte un regard neuf sur un monument de l'île qui ne cesse de susciter la curiosité, mais aussi la division des historiens de l'art depuis la fin du XIX^e siècle : la chapelle royale de Pyrga. D. Minasidis écarte le vieux débat concernant la datation de son décor peint et l'identité des souverains figurés sur son mur ouest pour attirer l'attention sur des éléments iconographiques du programme qui n'avaient, jusqu'alors, pas été relevés. Ces derniers méritaient une analyse étant donné qu'ils constituent des marqueurs identitaires évidents et ont permis aux commanditaires des peintures de promouvoir leur idéologie politique. Malgré l'état fragmentaire des fresques, l'auteur relève le faucon qui a été étrangement intégré à la scène de l'Annonciation peinte sur le mur ouest, au-dessus de la porte. L'intrusion du rapace dans cet épisode biblique placé en face des portraits royaux rappelle la fauconnerie, une pratique cynégétique très appréciée des Francs du royaume de Chypre, et particulièrement des souverains. Ce détail iconographique permet à D. Minasidis de renforcer l'hypothèse qui voudrait que l'édifice ait été intégré à un manoir royal, aujourd'hui disparu, ayant servi de pied-à-terre aux membres de la cour qui s'adonnaient aux plaisirs de la chasse. Des fouilles archéologiques menées dans les environs de l'édifice viendront peut-être un jour confirmer cette hypothèse. L'auteur avance une autre théorie tout aussi séduisante. À Pyrga, le faucon, symbole probable du pouvoir et de la gloire des Lusignan, aurait pu être représenté en face d'une colombe dont l'image a disparu. Les deux oiseaux évoqueraient le concept de « dualisme moral », si cher au christianisme médiéval en Occident, qui associe le faucon au soldat et la

colombe au clerc ; les deux étant engagés, respectivement, dans une vie active et une vie contemplative. D. Minasidis précise que cette intégration du thème du *miles christianus* dans l'Annonciation de Pyrga peut être interprétée de différentes manières et annonce que ce point sera traité dans une future étude (p. 79 n. 50).

Le deuxième chapitre du volume aborde des questions relatives à l'espace religieux, à sa démarcation, à son décor et à son usage autant durant la période franque qu'à l'époque de la domination vénitienne. L'ermitage et l'église inachevée connue sous l'appellation Saint-Mamas du village abandonné d'Agios Sozomenos (sud-est de Nicosie) sont traités dans les deux premiers articles. Nikolas Bakirtzis, qui examine les peintures rupestres du premier sanctuaire, montre que ce programme réalisé au ^{xiii}^e ou au ^{xiv}^e siècle a été conçu à la fois pour renforcer le culte rendu au saint local Sozomène, réaffirmer l'aura de sainteté de ce dernier autant auprès des Grecs qu'auprès des Latins et faire de l'endroit un véritable lieu de pèlerinage. Par le biais d'un examen approfondi des fresques, l'auteur ajoute que ces dernières visaient aussi à inscrire l'église rupestre, où le saint homme vécut en ermite et où il fut inhumé, dans un paysage comprenant d'autres lieux de culte. L'église inachevée située à quelques mètres plus à l'est aurait dû en être l'un des plus imposants. Grâce à une analyse minutieuse de son architecture et de son décor sculpté, Thomas Kaffenberger démontre que les concepteurs de l'édifice avaient envisagé de coiffer sa nef centrale d'un dôme et date la campagne de construction entre les années 1550 et 1560. En examinant le contexte de Chypre à cette époque, l'auteur propose d'identifier le commanditaire à un membre de l'une des familles de la noblesse grecque locale entretenant des liens étroits avec Venise et souhaitant édifier un lieu de sépulture pour lui et les siens à proximité de l'ermitage de

saint Sozomène afin, peut-être aussi, de raviver son culte. La conquête ottomane de 1570 aurait mis fin au projet.

Les deux études suivantes de ce chapitre ont été entreprises par Max Ritter et Guido Petras. Consacrées à l'histoire du monastère d'*Agia Napa* (la « Vierge de la forêt »), situé sur la côte sud-est de Chypre, elles ont été menées dans le cadre d'un projet de recherche soutenu par l'évêché de Constantia-Famagouste. Les deux auteurs ont réexaminé les sources textuelles mentionnant le monastère et ses vestiges épigraphiques et architecturaux afin d'enquêter sur l'histoire du site avant l'établissement du complexe religieux, les connexions de ce dernier avec la campagne environnante et la proche cité de Famagouste, ainsi que son affirmation comme un lieu de culte majeur de la région, fréquenté autant par les Grecs que par les Latins. M. Ritter explique que la fondation du monastère d'*Agia Napa*, qui a été entreprise sur un site franc de l'époque des Lusignan dans les années 1520-1530, était directement associée à la découverte d'une icône miraculeuse de la Vierge. L'entreprise aurait vu le jour grâce à l'initiative de Latins secondés par des Grecs. Peu de temps après la conquête ottomane (1571), le monastère serait passé sous la juridiction de l'Église orthodoxe et aurait été embelli de la fontaine publique vénitienne, encore présente dans la cour du complexe. L'auteur démontre que cet élément proviendrait vraisemblablement de Famagouste où il avait été disposé au cœur de la place principale de la cité, entre la cathédrale Saint-Nicolas et le *Palazzo del Provveditore*, par le *capitano* Piero Navagero (1556-1558). En se concentrant sur l'aménagement liturgique de l'église rupestre du monastère d'*Agia Napa*, et principalement sur son remarquable *templon* maçonné, l'étude de G. Petras apporte des informations inédites et complémentaires sur l'histoire du site. Selon l'auteur, ce sanctuaire, placé

au cœur d'une série de monuments construits par les Francs puis les Vénitiens, était peut-être un ancien lieu de culte rural aménagé à l'époque byzantine qui aurait été embelli, sans doute au ^{xiv}^e siècle, d'un nouveau *templon* en pierre et d'une chapelle célébrant le rite latin. Avec la fondation du monastère à l'époque de la domination vénitienne qui attira un nombre plus important de visiteurs, l'église rupestre fut dotée d'aménagements plus ambitieux. Ce caractère monumental reflétait l'importance du lieu et de l'icône miraculeuse qui y était unanimement vénérée.

Les troisième et quatrième volets de l'ouvrage mettent de côté les productions artistiques et architecturales de la sphère religieuse ainsi que les pratiques cultuelles pour s'intéresser aux espaces domestiques chypriotes, autant en ville qu'à la campagne. La contribution commune d'Hesperia Iliadou et Philippe Trélat, celle de Nasso Chrysochou et celle de Fryni Hadjichristofi traitent d'espaces urbains et périurbains. L'étude de Stylianos Perdikis examine un édifice rural tandis que l'enquête commune d'Athanasios Vionis, Maria Dikomitou-Eliadou, Maria Roumpou, Nick Kalogeropoulos, et Vassilis Kilikoglou aborde autant des zones rurales que des centres urbains de l'île.

La collaboration entre Hesperia Iliadou et Philippe Trélat analyse les vues panoramiques de quatre sites ou villes chypriotes – Limassol, les Salines (Larnaca), les ruines de Constantia/Salamine et Famagouste – présentes dans deux exemplaires du récit du voyageur Conrad Grünenberg qui se rendit sur l'île en 1486⁶⁶. Les auteurs montrent que ces illustrations, qui ont le grand intérêt de figurer plusieurs centres urbains ou périurbains chypriotes dans leur aspect de la

fin du ^{xv}^e siècle, s'affranchissent de la représentation idéalisée en vigueur au Moyen Âge pour montrer des détails spécifiques à certains lieux, bien qu'elles reprennent parfois des modèles préétablis. Ainsi, si le « portrait » de Constantia/Salamine est plutôt fidèle à la réalité, avec son amoncellement de ruines, son enceinte byzantine du ^{vii}^e siècle, sa basilique Saint-Épiphane, son église Sainte-Catherine et ses jardins environnants, celui de Famagouste montre une cité ronde et ceinte dans des murailles stéréotypées, à l'image de Poreč, de Corfou ou de Rhodes, figurées plus haut dans le récit. L'étude de H. Iliadou et Ph. Trélat présente ces miniatures comme des outils permettant d'enrichir nos connaissances sur les centres urbains chypriotes au Moyen Âge, mais souligne aussi que la lecture de ces images appelle la plus grande prudence étant donné que ces dernières sont empreintes de subjectivité et ont servi à mettre en scène le voyageur germanique dans un milieu exotique susceptible de répondre aux attentes de ses lecteurs. En cela, les auteurs conseillent de confronter systématiquement les représentations cartographiques des villes médiévales aux autres sources documentaires et archéologiques disponibles, comme ils le font précisément dans leur contribution.

L'étude suivante, signée par N. Chrysochou, revient sur une analyse de vestiges architecturaux. Fruit d'un projet collaboratif dirigé par l'auteure et Panagiotis Touliatos et mené au sein de la Frederick University, elle est consacrée à l'édifice aujourd'hui classé monument national situé rue Alexios Komnenos, dans la zone sud-ouest de la vieille ville de Nicosie, et connu sous le nom de « Frankish House ». Une analyse fine

66 Ces manuscrits sont conservés en Allemagne. Le premier se trouve à la Badische Landesbibliothek de Karlsruhe (Cod. St. Peter) tandis que le second appartient aux collections de la Forschungsbibliothek Gotha de l'Université d'Erfurt (Chart. A 541).

de l'architecture et du décor sculpté permet de dater sa première phase de construction entre 1400 et 1570. Grâce à cette attribution, la communauté scientifique dispose d'un exemple rare d'architecture domestique urbaine à Chypre entre le règne des Lusignan et la fin de la domination vénitienne. L'édifice, de dimensions plutôt modestes, ne disposait que d'un étage. Pourvu d'une *loggia*, de deux salles, d'un bain, d'une cuisine et d'une cour, il ne servait certainement pas de demeure principale à un noble. N. Chrysochou conclut son étude en excluant la fonction de résidence permanente et en proposant diverses hypothèses – lieu de divertissement ou hôtel à destination de personnes de passage dans la capitale, pavillon de bain – qui ne pourront être vérifiées qu'avec le soutien de l'archéologie.

Le quatrième chapitre du volume rassemble d'ailleurs des études menées à partir de matériels archéologiques. Dans une première contribution, Fr. Hadjichristofi présente un bref rapport des fouilles de sauvetage qu'elle a dirigées, de 2009 à 2011, sur un terrain situé derrière le palais archiépiscopal de Nicosie et sur lequel se dressera bientôt la nouvelle cathédrale grecque orthodoxe de la ville. Ces campagnes de fouilles ont offert aux archéologues du Département des Antiquités de Chypre une belle occasion d'explorer une zone d'environ 3.375 m² qui se trouvait déjà au cœur de la capitale chypriote aux époques franque et vénitienne. Situé non loin de la cathédrale latine Sainte-Sophie qui se dresse plus au nord, cet espace est aussi très proche du quartier

composé d'habitations, de chapelles et d'ateliers artisanaux qui a été dégagé sur le site du *Palaion Demarcheion* sous la direction de Yiannis Violaris entre 2002 et 2006. Les campagnes dirigées par Fr. Hadjichristofi ont permis de mettre au jour un système hydraulique composé d'une noria (*saqiya*), d'un bassin et d'un canal. Cette découverte, ajoutée à l'absence de vestiges monumentaux, indique que la zone abritait sans doute des jardins ou des vergers situés en périphérie du quartier dense et prospère qui se trouvait sur le site du *Palaion Demarcheion*. Comme l'indique Fr. Hadjichristofi, les vestiges mis au jour derrière le palais archiépiscopal permettraient donc de situer l'un des nombreux jardins de Nicosie qui ont à la fois nourri la population citadine, permis aux élites de se conformer à un certain art de vivre et suscité l'admiration des voyageurs occidentaux⁶⁷. Les poteries découvertes dans cinq fosses dépotoirs lors des fouilles de sauvetage sont étudiées par Véronique François. Elles ont le grand intérêt d'appartenir à une production locale en activité sous les Lusignan (entre la fin du XII^e et le XIV^e siècle) et de compter des importations byzantines et proche-orientales⁶⁸. Les quelques monnaies, contenants et bracelets en verre richement décorés et les petites pièces métalliques qui attendent d'être étudiés apporteront certainement des informations complémentaires sur ce site nicosiate.

La contribution suivante, signée par S. Perdakis, est aussi consacrée à un site archéologique. Situé à *Avli*, il se trouve dans la région rurale de Tillyria, à proximité du village presque

67 Sur les jardins de Nicosie aux époques franque et vénitienne, voir Ph. Trélat, « Les jardins des villes chypriotes sous domination latine (1191-1570) : de la réalité au rêve ». É. Malamut, M. Ouerfelli, G. Buti, P. Odorico (éd.), *Entre deux rives. Villes en Méditerranée au Moyen Âge et à l'époque moderne : actes du colloque international, Aix-Marseille (MMSH-MuCEM), 24-27 septembre 2014*. Aix-en-Provence, 2018, p. 473-503.

68 Ces poteries ont fait l'objet d'une publication indépendante : V. François, « Poteries des fosses dépotoirs du site de l'Archiepiskopi à Nicosie (fin XII^e-XIV^e siècles) : les vestiges d'une production locale sous les Lusignan ». *BCH* 141, 2017, p. 821-859.

abandonné de Pano Pyrgos, à environ 4 km de la côte nord-ouest de l'île. Les fouilles, dirigées par l'auteur, sont menées depuis 2008 par le Musée du Monastère de Kykkos, en collaboration avec le Département des Antiquités de Chypre. Comme l'indique S. Perdikis, l'intérêt principal d'Avli réside dans son caractère rural puisque très peu de fouilles ont été menées sur des sites médiévaux de la campagne chypriote. De plus, le toponyme, la proximité de deux lieux de culte (une chapelle et une église dédiées, respectivement, au prophète Élie et à la Vierge Galoktisti) et d'une tour de guet médiévale, ainsi que la présence, attestée dans les sources textuelles, des ordres militaires dans la région présageaient de belles découvertes. Les premiers vestiges archéologiques mis au jour sont compris dans une zone d'environ 2.500 m². Ils appartiennent à un complexe architectural de l'époque franque bâti sur une ancienne structure antique. Sa première phase de construction est datée prudemment du début du XIII^e siècle. L'édifice a été entièrement détruit avant d'être reconstruit et agrandi, peut-être à la fin du XIV^e siècle. L'occupation du complexe est attestée tout au long des périodes vénitienne et ottomane, avant qu'un incendie ne le détruise au début du XVIII^e siècle. L'ensemble adopte un plan quadrangulaire dont l'espace central était occupé par une grande cour. Le site a livré un matériel important et varié qui apporte des indices sur la vie quotidienne et les goûts de ses habitants. Menées par Angelos Hadjikoumis, les analyses des ossements des animaux nous apporteront des renseignements précieux sur l'utilisation de l'animal par la population locale. Les premières études consacrées aux céramiques indiquent qu'il s'agit principalement de poteries issues des ateliers de Paphos et de Lapithos côtoyant des produits moins nombreux importés de Syrie et d'Italie. Les monnaies, identifiées par Andreas Pitsillides, ont été, pour la plupart, frap-

pées à Chypre entre les règnes d'Hugues III (1267-1284) et Janus (1398-1432). Parmi les petits objets métalliques mis au jour sur le site, on relèvera deux pièces en laiton doré finement travaillées et identifiées de manière convaincante à des éléments de coffrets de bois renfermant peut-être des bijoux ou des reliques. Si l'attribution chypriote de ces objets méritait, selon moi, d'être réexaminée en considérant les autres centres de production méditerranéens, leur mise au jour dans une zone rurale de l'île témoigne de la diffusion de ces articles de luxe dans les campagnes du royaume des Lusignan. En comparant les vestiges et le matériel archéologiques aux sources textuelles et aux monuments chypriotes des époques franque et vénitienne, et en les replaçant dans leur contexte historique, S. Perdikis identifie prudemment le complexe à un établissement monastique latin ou, plus vraisemblablement, à la propriété d'un important seigneur dont le fief s'étendait à la région. Quelle(s) que fût (furent) la (les) fonction(s) des bâtiments mis au jour à Avli, leur découverte permet de souligner l'intérêt de la région de Tillyria pour l'histoire de Chypre. Grâce à ces fouilles, le territoire, qui a été longtemps délaissé par la recherche, n'apparaît plus comme isolé et dénué de richesses. De manière plus générale, les futures campagnes apporteront sûrement d'autres informations inédites qui permettront de pallier les lacunes de la documentation écrite concernant l'installation des élites franques de Chypre en milieu rural.

Les fragments de vaisselle de table mis au jour lors des fouilles dirigées par Fr. Hadjichristofi et S. Perdikis constituent l'objet de la dernière étude du volume consacrée à l'archéologie. Confiés à A. Vionis et à ses collaborateurs, ils ont été analysés dans le cadre d'un projet de recherche de deux ans, mené au sein du Département d'Histoire et d'Archéologie de l'Université de Chypre

et soutenu financièrement par la Fondation A. G. Leventis⁶⁹. Pour étudier ces poteries et leurs résidus organiques, l'équipe a effectué des analyses typologiques, pétrographiques et chimiques. La typologie et la composition des céramiques de Nicosie et d'Avli ont également été comparées à celles d'échantillons provenant de deux autres sites chypriotes : l'église Sainte-Marina de Kandou et l'ancien théâtre de Paphos fouillés, respectivement, par Eleni Procopiou et Craig Barker, Richard Green et Smadar Gabrieli. L'approche interdisciplinaire et innovante adoptée par A. Vionis et ses collaborateurs permet de remettre en question une idée préconçue selon laquelle les formes des céramiques communes, destinées à la préparation et à la cuisson des aliments et de la vaisselle glaçurée de Chypre, auraient été modifiées par l'arrivée des Francs en 1191 et l'introduction de nouvelles pratiques alimentaires et culinaires venues d'Occident. Les résultats de l'enquête prouvent en effet que les changements typologiques et techniques de la vaisselle culinaire utilisée sur l'île n'apparaissent qu'à partir des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Il apparaît donc que les habitudes alimentaires des Chypriotes n'ont été bouleversées, ni par le changement de régime politique, ni par l'installation d'une nouvelle population sur leur île au ^{xiii}^e siècle. Au contraire, A. Vionis et ses collaborateurs démontrent qu'il s'agit d'une évolution engendrée par le retournement de la conjoncture démographique et économique après, notamment, les épidémies de peste qui ont frappé le royaume des Lusignan entre 1347-1348 et 1470. En somme, cette étude souligne que l'arrivée des Francs à la fin du ^{xii}^e siècle n'a pas eu, comme l'on pourrait s'y attendre, de conséquences directes sur la vie

quotidienne de la majorité des habitants de l'île. Des enquêtes comparables menées sur des céramiques provenant d'autres territoires byzantins contrôlés par les Francs au ^{xiii}^e siècle pourraient contribuer à nuancer les ruptures qui auraient été prétendument causées par leur arrivée.

Le cinquième et dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à la production et à l'emploi de l'art à Chypre au temps de la domination vénitienne (1474-1570). Il rassemble les études de Stella Frigerio-Zeniou, Elena Poyiadji-Richter, Georgios E. Markou et Tassos Papacostas. Ces travaux s'inscrivent pleinement dans les recherches récentes et de plus en plus nombreuses qui traitent du *Regno di Cipro* et remettent d'ailleurs en cause la « légende noire » du contrôle de Venise sur Chypre. Ces quatre études présentent en effet un matériel inédit ou peu connu, produit ou importé sur l'île ou conçu en Italie, et proposent de nouvelles approches méthodologiques.

Le chapitre s'ouvre sur une enquête, toujours en cours, dédiée à un matériel encore trop peu considéré : les iconostases chypriotes du ^{xvi}^e siècle. Signée par S. Frigerio-Zeniou, l'étude propose de nouvelles réflexions sur ces cloisons chargées d'icônes qui séparent l'espace autour de l'autel, réservé aux officiants, du reste de l'église qui accueille les fidèles. En plus de fournir une liste descriptive d'iconostases qui témoigne du nombre important d'œuvres encore non publiées, S. Frigerio-Zeniou révèle les problèmes méthodologiques présents dans les travaux de ses prédécesseurs. L'auteure souligne que la datation de ces structures doit prendre en compte deux facteurs essentiels : leur caractère composite d'une part, et leur indépendance vis-à-vis de la construction de l'église d'autre part.

69 Un résumé de ce projet, intitulé *Stirring Pots on Fire: A Diachronic and Interdisciplinary Study of Cooking Pots from Cyprus*, peut être consulté sur le site internet de l'Université de Chypre : <https://www.ucy.ac.cy/artlands/en/research/stirring-pots-on-fire>.

En effet, les iconostases chypriotes ont bénéficié de rénovations ou de restructurations à différentes périodes et celles qui nous sont parvenues ont souvent remplacé une structure originelle vétuste, ou considérée comme désuète. Par le biais de contrats signés entre des commanditaires et des artisans en Crète vénitienne, S. Frigerio-Zeniou révèle que les iconostases étaient considérées, par les hommes du ^{xvi}^e siècle, comme des structures composites dont les différentes parties étaient interchangeables. Ainsi, la fondation d'une église doit être utilisée, non pas comme une preuve permettant de dater son iconostase, mais plutôt comme un simple *terminus post quem*. De plus, les différentes composantes de la clôture du sanctuaire peuvent avoir été réalisées à différents moments, et par différents artistes et artisans. Pour situer une clôture de sanctuaire chypriote dans le temps, S. Frigerio-Zeniou se concentre donc sur les seules parties de sa structure qui porte un décor peint : sa porte. En datant ses peintures, il est en effet possible de fournir un *terminus ante quem* pour son décor sculpté. En comparant le style des portes d'iconostases à celui d'icônes et de fresques chypriotes précisément datées, l'auteure révèle une production qui a débuté dans les années 1540 pour s'achever au début du ^{xvii}^e siècle. Les premiers résultats de cette enquête permettent de souligner la prospérité de plusieurs églises orthodoxes qui, durant cette période, ont considérablement enrichi leur mobilier liturgique.

Au ^{xvi}^e siècle, l'Église de Chypre n'est pas la seule à bénéficier d'une conjoncture favorable. La contribution d'E. Poyiadji-Richter suggère que les membres de la « classe moyenne » locale auraient tiré parti de l'intégration de leur île dans le *Stato da Mar* pour acquérir un type particulier d'objet : des bassins en laiton (*Beckenschlägerschüsseln*) fabriqués en série à Nuremberg et exportés, notamment en Méditerranée orientale, par le

biais des navires vénitiens. Plusieurs exemplaires sont conservés à Chypre. E. Poyiadji-Richter analyse les deux bassins appartenant aux collections du musée municipal Leventis à Nicosie. Ornés de motifs chrétiens ou profanes, ces récipients issus du commerce international étaient sans doute considérés comme des objets de prestige par leurs possesseurs chypriotes qui les léguaient à leurs descendants, les offraient comme cadeau de mariage ou les donnaient à un lieu de culte.

Les deux dernières études du volume s'intéressent aux classes supérieures de la société chypriote à l'époque de la domination de Venise. G. E. Markou utilise pour la première fois des sources archivistiques pour examiner l'argenterie des nobles de l'île. En analysant le testament et l'inventaire après décès des biens du riche Eugenio (Zegno) Singlitico († 1538), il révèle comment les magnats grecs de l'île qui séjournaient dans la cité des Doges au cours du ^{xvi}^e siècle ont utilisé les objets les plus précieux qu'ils possédaient, et notamment leur service de table précieux, pour se mettre en valeur devant les patriciens de la *Serenissima*. Ces pièces orfèvrées étaient sans doute exhibées lors de fastueux banquets, à l'instar de ceux organisés par les nobles vénitiens de l'époque. Suivant une coutume contemporaine, la majorité des pièces composant le service d'Eugenio Singlitico étaient marquées des armes de sa famille (ou *stemma*). Les objets produits localement étaient, quant à eux, pourvus de la bulle de Venise, ce qui garantissait leur authenticité aux yeux des convives. Plusieurs pièces montraient les armes des Podocataro, une lignée d'origine chypriote jouissant d'un statut social comparable à celui des Singlitico. Ces objets soulignaient à la fois les liens étroits qui unissaient les deux familles et le « réseau social » remarquable de l'hôte. Comme le reconnaît G. E. Markou, il reste à déterminer si des pièces produites à Chypre faisaient partie de l'argenterie

des nobles grecs séjournant à Venise et si l'élite de la cité des Doges était en mesure de reconnaître ces objets comme étant originaires de l'île.

L'enquête de T. Papacostas examine un autre mode d'expression en vigueur en Italie au xvi^e siècle, adopté lui aussi par les nobles chypriotes et qui n'avait pas encore retenu l'attention qu'il méritait : le portrait en médaille. Une demi-douzaine de médailles figurant des portraits de Chypriotes sont connues. Elles se trouvent aujourd'hui dans des collections et des musées d'Europe et des États-Unis. La pièce la plus ancienne a été commandée par Giovanni de Nores, comte de Tripoli, qui l'a fait réaliser très probablement à Venise lors d'une visite au début des années 1530. Après avoir classé l'ensemble des médailles par ordre chronologique, T. Papacostas propose d'identifier les personnes représentées sur leurs surfaces. En utilisant des sources archivistiques, l'auteur retrace la vie et la carrière de chaque Chypriote ayant commandé des portraits de ce type et tente d'expliquer les raisons qui les auraient poussés à faire fabriquer de tels objets. Il révèle que ces commanditaires avaient tous un point commun : ils faisaient partie de grandes familles nobles et lettrées qui entretenaient des liens étroits avec Venise et vivaient entre Chypre et l'Italie. Ils ont donc certainement utilisé ces portraits, dont plusieurs sont attribués à Danese Cattaneo, un éminent médailliste parmi les plus actifs en Vénétie au milieu du xvi^e siècle, comme un moyen d'exprimer leur appartenance à l'élite de la cité des Doges lors de leurs séjours plus ou moins prolongés en Italie.

Le volume édité par M. Olympios et M. Parani s'inscrit pleinement dans les recherches récentes et de plus en plus nombreuses consacrées à l'histoire de la société et de la culture de Chypre entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne. *The Art and Archaeology of Lusignan and Venetian Cyprus (1192–1571): Recent Research and New Discoveries* est remarquable à plus d'un titre. Contrairement à la majorité des travaux précédents, il consacre une part égale à l'archéologie et à l'histoire de l'art, traite de l'ensemble de la période latine, embrasse toute l'île et accueille des études rédigées autant par des occidentalistes que par des byzantinistes. Cette mixité scientifique, qui est au cœur même du travail collaboratif entre les deux éditeurs et est essentielle pour appréhender l'environnement multiculturel de Chypre, fait défaut à plusieurs ouvrages collectifs antérieurs⁷⁰. Enfin, en accordant une place aux études consacrées à la vie quotidienne et à l'art ou à l'artisanat profane, ce volume apporte un regard plus large, qui n'est plus tourné exclusivement vers la sphère religieuse.

La qualité et la précision de l'introduction et de l'ensemble des contributions, les nombreux renvois entre les parties et l'index détaillé de ce volume témoignent d'un travail éditorial soigné. On formulera tout de même quelques regrets. La troisième planche en couleurs (p. 431) figurant l'icône de la *Madonna di Andria* aurait mérité des dimensions plus importantes. Le lecteur trouve deux photographies de l'intérieur de l'ermitage de Saint Sozomène près de Potamia (p. 87, fig. 2 ; p. 159, fig. 9) et trois reproductions de la Nativité

70 L'absence de collaboration entre des experts des productions artistiques occidentales et des spécialistes des arts d'Orient a été à l'origine de lectures erronées. Voir, par exemple, l'analyse inexacte des fresques maronites de l'église dite « des Nestoriens » de Famagouste proposée par Philippe Plagnieux et Thierry Soulard, deux éminents spécialistes de l'architecture gothique, dans le volume actualisant l'ouvrage fondateur de Camille Enlart, *L'art gothique et la Renaissance en Chypre* (1899) : P. Plagnieux, T. Soulard, « L'église des Nestoriens ». J.-B. de Vaivre, P. Plagnieux (éd.), *L'art gothique en Chypre*. Paris, 2006, p. 266-267, fig. 1.

de la Vierge peinte à la Panagia Chrysopantanassa de Palaichori (p. 262, fig. 8 ; p. 310, fig. 7 ; p. 441, pl. 16) quasiment identiques, alors qu'il aurait sans doute préféré un plan du complexe monastique d'Agia Napa pour l'accompagner dans la lecture des contributions de M. Ritter et G. Petras. De même, un plan de Nicosie précisant la localisation de la « Frankish House » aurait été le bienvenu dans l'article de N. Chrysochou. Enfin, on regrettera l'absence totale de photographies en couleurs dans le texte d'H. Iliadou et Ph. Trélat, alors même que les auteurs évoquent une différence de traitement chromatique entre les miniatures des deux manuscrits qu'ils analysent (p. 177-178).

Ces quelques remarques critiques, qui concernent uniquement la forme, n'enlèvent rien à la qualité de cet ouvrage qui offre une série d'études remarquables. Nos connaissances de Chypre à l'époque de la domination latine ainsi que notre manière d'appréhender cette période et son matériel sont considérablement enrichies par les données inédites et les nouvelles analyses que renferme ce volume collectif. Tout cela contribue à en faire un ouvrage de référence et une source d'inspiration pour de futurs travaux sur l'histoire culturelle de l'île, mais aussi, plus largement, de la Méditerranée orientale entre le temps des croisades et le début de l'époque moderne.

Geoffrey Meyer-Fernandez

Mehmet Demiryürek, Stephen Boys Smith, Michalis N. Michael, Ali Efdal Özkul (eds.), *Studies on Ottoman Nicosia. From the Ottoman Conquest to the Early British Period*. The Isis Press, Istanbul, 2019. 416 p. – ISBN: 978-975-428-622-9

Mehmet Demiryürek, chief editor of this volume, is known for his numerous studies on the social and economic history of the Ottoman

Empire and especially on the history of Ottoman Cyprus. The volume, a collection of articles on Ottoman Nicosia, is dedicated to Ronald C. Jennings, the prematurely lost American specialist in Ottoman history (author, among other works, of *Christians and Muslims in Ottoman Cyprus and the Mediterranean World 1571-1640*. New York University Press, New York, 1993). All but one of the articles refer to the Ottoman period (1571-1878) of Nicosia, the administrative center of Cyprus until today, and partly of Cyprus as a whole at this time.

This collection of seventeen articles is the product of a research project entitled "Ottoman Nicosia: A Social and Economic History of Cyprus, 1570-1878", which is carried out with the support of the Hitit University of Turkey. The book consists of a prologue written by Mehmet Demiryürek, quite extensive contributors' CVs, and seventeen articles, each of which is prefixed by an abstract and concludes with a bibliography. With the exception of two researchers, one of whom is Italian and the other British, the remaining fifteen authors are Turks and Turkish Cypriots, Greeks and Greek Cypriots. So, we are dealing with a product of mainly Greek-Turkish cooperation. After the chief editor's prologue, which summarizes the bibliography on Ottoman Cyprus and presents the contributions, the articles themselves follow in chronological order, proceeding from the 16th to the 19th century.

Edited volumes often make a reviewer anxious of not being able to cover, in a limited space, all of their content and consequently of being unfair to the contributors. For this reason, I preferred to identify the main themes that run through the book and focus on them. As a result, some contributions, which do not fall, or fall in part, under these categories, are not presented in this review due to lack of space, but this does not mean at all that they are not important. In